

Beaucoup le croient et prennent à l'Eglise des positions qui rendent peu tenables celles de leurs voisins.

Cependant, pour être juste, je dirai que l'office de la messe semble conserver, plus qu'aucun autre, quelque chose de son prestige religieux ; le fron-fron des fraîches toilettes merveilleusement étalées par les personnes qui, à l'Evangile, font une entrée bruyante,—j'allais écrire, et triomphale,—ne cause guère qu'une légère distraction bien vite dissipée. C'est surtout aux offices du soir et aux réunions qui appellent spécialement la jeunesse, que se manifeste d'une manière déplorable les abus excessifs que je signale.

Voyons plutôt.

Sous prétexte d'avoir de bons sièges,—qu'on a toujours soin de choisir dans les derniers bancs,—on se rend à bonne heure. Un signe de croix, un *pater*, un *ave*, ou une prière plus courte encore, est bien vite jetée aux quatre vents. Puis on s'assied ; on s'installe commodément, on s'impatronise de manière à pouvoir jouir et profiter de tout ce qu'on verra,... souvent de ce qu'on ne voit pas.

Ceux qui arrivent ensuite sont rarement les favorisés du sort. Ils ont tous, plus ou moins, quelque côté ridicule. Et on ne se gêne pas pour le faire remarquer à la plus proche voisine qui doit transmettre le bon mot à la suivante, et toutes ensemble, en pouffer de rire.

Celui-ci, grand gaillard quelque peu timide, ne saura que faire de son chapeau ; cette autre se cherchera très gauchement un siège. Madame A. aura mis un fichu qui ne lui va pas du tout. Mademoiselle B. aura une coiffure trop lourde et la pauvre servante même, toujours en retard, qui arrive quand l'office est commencé, n'échappera pas à des observations peu discrètes et charitables. C'est de la plus sottise inconvenance.

Vous croyez, peut-être, que tout le monde entré, la conversation taria ? Pas du tout : les sujets abondent. On parlera de la dernière soirée, du dernier succès, du récent triomphe, que sais-je encore ? Bref, le rosaire est récité, l'instruction est donnée, le salut va finir,... on cause, on jase, on bavarde, on rit comme on le ferait dans un lieu où le respect est banni ou inconnu.

Et les malheureux voisins de retenir leurs nerfs !

* *

Pour être témoin assez régulièrement de ces tenues extravagantes, de ces scènes immodestes, je ne fais que plaindre plus sincèrement encore les jeunes personnes qui se livrent à ces excès ridicules. Et, ma foi, c'est un bien triste art que celui de savoir, à l'Eglise, attirer les regards, captiver l'attention, par un bavardage et un laisser-aller dignes, tout au plus, d'une salle de théâtre.

HERMANCE.

Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve "prima facie" d'intention de fraude.

LE DIABLE BLEU.

I

Lorsqu'on veut nous parler des diables,
On dit qu'ils sont méchants, trompeurs,
Sales, immondes, effroyables,
Vilains, infâmes, séducteurs !
Alors tout bonnement on pense
Qu'ils sont noirs ou rouges au feu,
Mais dans cette maudite engeance
Il paraît qu'il en est un bleu.

II

Chacun de la bande infernale
S'acquitte de sa mission,
Et l'un après l'autre cabale
Comme agent de perdition ;
Les prix sont orgueil, paresse,
Oh ! c'est trop cher ! Une âme en jeu !
Un autre vient—'grat' la tristesse !
Les saints en usent," dit le bleu.

III

Joyez-vous parfois un jeune homme
Cheminant rêveur, incertain !
De longtemps l'a fui le doux somme !
Je me trompe, il dort en chemin.
Mille choses aux ailes noires
L'obsèdent sans cesse en tout lieu ;
Illusions, craintes, déboires !
Il a tant acheté de bleu !

IV

Comment ! jusqu'à la fille d'Eve
Qui tout comme ces tendres fleurs
Se flétrit et tombe !... Elle rêvo
Et peut-être verse des pleurs !
Adieu conquêtes et toilette,
Adieu, miroirs, salons, adieu !
Hélas ! malheureuse filette
A su charmer le diable bleu !

V

Et ce vieillard au coin de l'âtre,
Ce bon vieillard au front blanchi,
Contemplant l'enfant qui folâtre
De tout trouble est-il affranchi ?
Sa vie est pleine de mérite ;
Il n'a vécu que pour son Dieu !
Pourtant, à son sein qui palpète,
Je dirai qu'il souffre du bleu !

VI

Chacun sait que pour mettre en fuite
Tous ces charletans de bonheur
Aux uns l'on jette l'eau bénite,
Et qu'à tous l'on ferme son cœur.
De la sorte aucun ne peut nuire,
Car chaque diable y perd son jeu ;
Mais, amis, il faut savoir rire
Pour embellir le diable bleu.

MAXIMILIEN COUPAL.

Coteau Landing, février 1885.

COMMENT PAYER UNE MÈRE DES BAISERS À INTÉRÊT.

Un bon père de famille tenait le langage suivant à sa fille, charmante enfant de dix-sept ans, qui était plutôt inclinée à passer son temps à lire des romans et faire de la musique que d'aider aux soins de la famille.

"Ma chère fille, lui dit-il, ne remarques-tu pas chez ta mère une apparence de fatigue, voire même d'anxiété ? Naturellement ce n'est pas toi qui en est la cause, mais tu pourrais y remédier. Veux-tu me faire un grand plaisir ? Bien ; demain matin, tu te lèveras à bonne heure et prépareras toi-même le déjeuner ; lorsque ta mère se lèvera, tu courras au devant d'elle et lui donneras sur la bouche un beau gros baiser. Tu ne saurais t'imaginer comme ça la rajeunira, que lorsque tu verras son doux visage enluminé par la joie et la surprise ; d'ailleurs ma chérie, tu lui dois quelques baisers.

Ah ! oui, je me rappelle ; quand tu étais toute petite, malade, le visage boursoufflé, l'haleine fiévreuse, eh ! bien alors, ta chère mère t'embrassait, quand d'autres te fuyaient, te couvrait de baisers en te serrant sur son cœur. Et pourtant alors, tu n'étais pas la jeune fille charmante que tu es maintenant. Et puis, pendant toutes les années de ton enfance, c'était encore elle qui était toujours prête, par la magie du baiser d'une mère, à guérir tes pauvres petites mains sales et potelées, blessées par les premières ronces qu'elles rencontraient sur le chemin de la vie.

Aussi, les baisers de minuit qui plus d'une fois chassèrent quelques mauvais rêves qui te faisait t'agiter sur ton lit. Tous ces baisers sont à intérêt depuis toutes ces longues, longues années.

Certainement, elle n'est pas aussi jolie que toi, mais petite, si tu avais seulement fait ta part d'ouvrage pendant les dix années passées, le contraste ne serait pas aussi remarquable. Son visage a beaucoup plus de rides que le tien, oui beaucoup ; mais si tu tombais malade, il t'apparaîtrait aussi beau que celui d'un ange, car tu le verras penché sur toi, chaque fois que tu ressentirais le moindre besoin, et ses rides te paraîtraient alors comme autant de reflets de la bonté même, se chassant les uns les autres sur son visage chéri.

Hélas ! elle nous quittera, un de ces jours. Toutes ces fatigues finiront par l'user si on ne les enlève pas. Ces pauvres mains rudes, qui ont fait tant de choses nécessaires pour toi, seront croisées sur sa poitrine. Ces lèvres négligées qui te donnaient le premier baiser, à toi bébé, seront pour toujours closes, et ces pauvres yeux chagrins et fatigués se seront ouverts dans l'éternité, alors ma fille, tu apprécieras ta mère, mais il sera trop tard, pour sa joie à elle et pour ton bonheur à toi.

L'élément féminin fait de plus en plus sa trouée à l'Ecole de médecine de Paris. Et si cela continue, le sexe fort se verra remplacer par des Esculapes en jupon, à qui, malgré notre galanterie nous serons bien forcés de tirer la langue, le cas échéant.

D'après les tableaux d'inscription, on compte actuellement, à la Faculté de médecine de Paris, 78 étudiantes, c'est-à-dire 33 de plus que l'année dernière ; 14 autres femmes sont, en outre, en instance pour obtenir leur inscription.

Les 78 étudiantes inscrites comprennent 14 Françaises seulement ; les Russes sont au nombre de 46, les Anglaises de 11 et les Américaines de 3.

Deux fiancés marchent vers l'autel où on va les unir.

—Pourquoi tremblez-vous ? demande le fiancé.

—Pourquoi ne tremblez-vous pas ? répond la jeune fille.